

---

# Cours, courées, corons dans l'habitat du Nord industriel

Philippe Guignet<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cercle Archéologique et Historique de Valenciennes

---

Février 2009

**D**ans cet exposé corollaire d'un article récent de la Revue du Nord sur l'habitat collectif et social, il est souligné combien notre région du Nord-Pas de Calais, par le développement des industries textile, minière et métallurgique depuis le début du XIX<sup>e</sup> jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> en est un observatoire privilégié. On peut distinguer une première période jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> où l'habitat ouvrier, héritage surtout du travail textile traditionnel (sayetterie) dans des villes encore emmurées, relève souvent de la seule initiative de particuliers, bourgeois, artisans, rentiers qui peuvent y trouver un revenu. On trouve ces " cours ", " cours à sac " (XV<sup>e</sup>) (qui deviendront les " impasses ") dans toutes nos villes, à Valenciennes et même à Marseille mais c'est à Lille sous le nom de " courées " " courettes " et encore de " forts " comme à Roubaix et Tourcoing qu'elles sont le plus répandues.

Dans une deuxième période, l'habitat ouvrier est surtout l'objet d'intérêt des grandes compagnies minières et métallurgiques, installées le long du bassin houiller depuis Auchel jusqu'au Borinage et désireuses d'attirer et fixer à proximité de leurs puits et usines, par des logements suffisants, une main d'œuvre stable de qualité tandis que la puissance publique intervient pour la promotion et la réglementation de ces nouvelles habitations que sont les corons.

On dénombrait en 1740 à Lille, plus de 100 courées faites d'habitations anarchiques en ruelles de 6 à 8 personnes chacune dont 25% d'indigents réparties de la cave au grenier, concentrées d'abord dans les quartiers Saint-Sauveur avec la fameuse rue des " Etaques " où 3 000 personnes vivent de la sayetterie, puis après l'annexion en 1858 des quartiers de Wazemmes, Esquermes, de Moulins, au sud et à l'est, on compte pour

une ville de 75 000 habitants plus de 800 courées et impasses dont on devine l'extrême insalubrité, la surmortalité des enfants (1 enfant sur trois meurt avant 1 an, à peine 1 sur deux survivants arrivent à l'âge de conscription) ou lors des épidémies (choléra surtout). Les " forts " de Roubaix, Tourcoing, Wasquehal sont peut être un peu mieux structurés avec de petites maisons basses autour d'une cour collective avec pompe à eau et WC.

Les " Philalèthes " adeptes lillois des Lumières, puis les " hygiénistes " du XIX<sup>e</sup> (Dr Gosselet) s'inquiètent et protestent contre cette insalubrité. Une loi de 1850 reste lettre morte devant la temporisation des propriétaires, la négligence individuelle, le découragement des commissions d'hygiène. L'industriel lillois Féron-Vrau conçoit alors un projet de cités-jardins interrompu par la guerre de 1870. La législation d'urbanisme fait néanmoins son chemin et dès 1895, l'enceinte de la ville démolie, alors que viennent d'éclorre dans leurs murs la romance du " Petit Quinquin " et le chant de " l'Internationale ", il ne sera plus aménagé de nouvelles courées à Lille. Ce seront alors des réalisations extra-muros de type " coron " .

De conception un peu postérieure, au milieu du XIX<sup>e</sup>, l'habitat des corons miniers (appelés d'abord " cantons ") et métallurgiques, certes également à visée utilitaire, bénéficie pour ce qui est de l'hygiène de vie, de la première législation du travail, mais surtout d'une implantation souvent gagnée sur la campagne environnante, selon une systématisation dans l'optique d'Arc et Senans au XVIII<sup>e</sup> et du Grand Hornu dans le Borinage un peu plus tard. Zola dans " Germinal " a décrit vers 1880 les corons du Valenciennois : deux rangs de maisons basses alignées dos à dos (plus de 100 maisons quelque fois : coron des 120, des 72... etc) " avec le tonneau à eau de pluie près de la porte ", un couloir

donnant sur deux pièces en bas et grenier mansardé. Tous les acteurs conviennent de la monotonie architecturale de cet encasernement ouvrier, mais il y a quand même un minimum d'hygiène, une possibilité de vie familiale, quelques estaminets, bals et fêtes pour se divertir et surtout à la longue, une identité d'esprit et de mœurs, une solidarité des corons qui font que les ouvriers revendiquent bien plus pour leurs salaires et conditions de travail que pour leur logement. D'ailleurs dès 1905, à l'imitation des urbanistes anglais et allemands, les Houillères et les Compagnies de chemins de fer créent des cités-jardins (Valenciennes, Anzin) avec maisons jumelles et individuelles, susceptibles d'ajouts souvent plus confortables que les maisons de village habituelles et offrant une ébauche d'environnement paysager.

Elles ont jusqu'à loger 30 à 50 % du personnel des compagnies. Les promoteurs immobiliers actuels reprenant volontiers, en l'améliorant, ce concept d'habitat individuel groupé et les anciens corons même, sont l'objet de rénovations personnalisées attrayantes, mais qui, cette fois, vont les faire échapper à la grande tradition ouvrière.

## **Note**

Le texte intégral a été publié dans la revue du Nord (Guignet, 2008).

## **Références**

Guignet, P., 2008. Cours, courées et corons. Contribution à un cadrage lexicographique, typologique et chronologique de types d'habitat collectif emblématiques de la France du Nord. *Revue du Nord* 374, 29–47.